

THÉO STERN  
VA OÙ TA QUEUE TE MÈNE



LE DILETTANTE

Extrait de la publication



Théo Stern

*Va où ta queue  
te mène*

le dilettante  
19, rue Racine  
Paris 6<sup>e</sup>

Couverture : *Vénus châtain n°1*, 1995, huile, mohair,  
toile d'Anne Toulhoat – collection particulière  
© le dilettante, 2006  
ISBN 978-2-84263-448-3

## Note de l'éditeur

L'auteur est né avec la seconde moitié du siècle précédent. Il publie sous pseudonyme ce livre qui n'est pas son premier. Membre en vue de la société civile, il refuse pour des raisons personnelles de communiquer son identité et sa biographie.



*Pour Guillaume*





## *Ad usum Delphini*

*Selon les pages roses du Petit Larousse, on emploie cette locution latine à propos des éditions dont ont été retranchés quelques passages trop crus ou bien pour caractériser des publications expurgées ou arrangées pour les besoins de la cause.*



Jill et Simon se sont donné rendez-vous au bar du Crillon. Il est quatre heures de l'après-midi. Jill a fait le voyage depuis Boston dans l'unique but d'interroger Simon sur son père, quelqu'un dont il était l'ami et qu'elle n'a jamais connu. Elle est arrivée au petit matin, une jeune étudiante américaine de dix-huit ans, encore déphasée par le décalage horaire. Désœuvré, venant de son domicile, il a traversé à pied la place de la Concorde, homme mûr qui n'a rien à perdre ou à gagner dans cette rencontre dont il n'attend pas grand-chose. Coriace comme un flic, elle a cherché à retrouver Simon, elle l'a rejoint, elle le questionne, elle veut savoir.

Simon n'a jamais rien dit de ses années parisiennes. Il esquive, se tait, se terre, se cabre, refuse, accepte, vide son sac, raconte. La conversation se déroule surtout en anglais, ce qui ne dérange pas Simon qui parle plusieurs langues, mais aucune sans accent. Ses digressions incessantes agacent parfois son interlocutrice car il ne peut, ou ne sait, se limiter au seul sujet qui taraude Jill. Heureusement, elle a une bonne bouille d'adolescente dégourdie, elle est jolie, blonde, souriante, sans doute naïve et sentimentale. Il apprécie à la dérobee ses hanches un peu hautes héritées de ses origines nordiques et sa disponibilité attentive de collégienne espiègle pas encore blasée. Soudain, il se jette à l'eau, il décide de lui faire confiance ou mieux, de tester les formes de sa réactivité. Il n'est pas d'humeur à la séduire, il ne cherche pas à la troubler. Il ne souhaite pas choquer un auditoire consentant ou rétif mais l'occasion est tentante de se plier à un exercice de futilité latine, de brandir l'étendard terni de la vieille Europe et d'expérimenter les effets ambigus de son discours désabusé, qu'il se plaît à élaborer au seul profit de cette inconnue, dont il ignore encore

si elle est une oie blanche ou une rusée chercheuse de vérité<sup>1</sup>. Lui qui ne se livre guère, il a enfin accepté de poser son barda, il prend son temps, il rend compte de l'histoire à sa façon. Il bavarde à son rythme. Comme autant de flashes, il évoque en vrac ses amours, ses femmes, ses maîtresses, ses aventures sexuelles, ses goûts, ses amis, son petit-fils. Ce dernier servira d'innocent prétexte à de longs développements, souvent sincères, parfois narcissiques, jamais complaisants.

---

1. « Chercheur de vérité, ronchonnait-il. Quand on la cherche, on risque fort de la trouver et on est bien avancé après ! » (John Crosby)



Il se nomme Guillaume. Je ne le connais guère et ne le connaîtrai sans doute jamais davantage. De l'avoir tenu sur mes genoux lors de sa circoncision est sans grande importance même s'il s'agit du seul souvenir un peu fort que j'ai de lui. Un petit-fils de huit jours au menton effacé et aux lèvres minces. Un bébé comme tous les bébés, étrangement calme avant de se mettre à brailler. Un sexe, pas si petit que ça, que le *mohel*<sup>2</sup> fait rouler entre ses doigts aux ongles carrés avant de le pincer délicatement pour dégager le prépuce et mieux libérer le gland. Les instruments rituels, le bistouri neuf, le geste rapide et sûr,

---

2. Chez les Juifs, le *mohel* est le praticien habilité à faire les circoncisions. De nos jours, il s'agit le plus souvent d'un médecin ou d'un chirurgien possédant une solide culture religieuse.

le sang avant le cri, le pansement, la bénédiction, la mère qui récupère son enfant, le console et le berce, quelques larmes et quelques rires, le soulagement nerveux de l'assistance. Tout va très vite et c'est terminé.

Une cérémonie cruelle venue du fond des âges qui continue de marquer l'entrée dans le monde, le monde d'aujourd'hui, le monde moderne des convenances et du sexe, le soi-disant monde postmoderne de l'unisexe. Symbolisme facile mais réalité incontournable. Un début dans la vie qui en vaut un autre. Oublier la religion, oublier la foi, oublier les préceptes de nos sages, oublier l'alliance biblique et tous ces clichés. L'évidence brutale qui jaillit derrière cette tradition, c'est que, dès sa naissance, nous avons le devoir, ou mieux l'obligation, de dégainer le sexe de l'homme pour que, nu et pur, il ait la possibilité de s'affronter au monde, pour qu'il puisse aller fièrement là où sa queue le mène.

Pourtant, Jill, vous devez savoir que je n'ai aucun message à délivrer, je n'ai pas de



valeurs à défendre, je n'ai pas d'expérience à transmettre, je ne crois guère à la sagesse, encore moins à la sagesse des grands-pères. Je vais vous retracer des histoires, Guillaume, mon petit-fils, sera peut-être là pour les lire à son tour – ou non. Peu importe, il est une convention, une figure de style et je ne cherche ni interlocuteur pour un dialogue ni même un auditeur pour un monologue. Je ne dresse pas de bilan, je ne rumine rien, je ne veux pas faire le point, je ne veux pas crier ma vérité sur une lande battue par les vents, je ne veux pas me remémorer ce que j'ai vécu, je ne veux pas penser à ce que je vis. À cinquante ans passés, je veux continuer de vivre ma vie<sup>3</sup> et ma vie, en ce moment présent, c'est d'être dans ce bar, avec vous, en train de vous raconter des anec-

---

3. La théorie ondulatoire de la lumière décrit bien la dualité onde/particules : une onde d'énergie transporte des fragments de matière. La vie humaine est ainsi. L'énergie vitale, l'instinct de vie, nous propulsent en avant, en charriant des moments discontinus, des fragments d'expérience, de jouissance, de joie ou de douleur. Plus les moments sont nombreux, plus l'énergie est intense, plus notre vie est riche, satisfaisante et digne d'être vécue, formant un faisceau de lumière solide qui nous mènera aux confins du monde.

dotes, de vous décrire des instantanés ou des polaroids, qui peuvent vous concerner, vous intéresser, vous émouvoir ou vous révolter.

Voyez-vous, Jill, je n'aurai pas de scrupules moraux à écrire cette histoire – ce roman – même si certains des personnages qui le traversent peuvent souffrir d'y reconnaître des traits familiers. On m'a trop souvent reproché ma dureté, mon égoïsme et mon absence de sentiment de culpabilité pour ne pas saisir l'occasion de donner raison à ces âmes sensibles, voire d'en rajouter. Toute ma vie, dès mon enfance, j'ai écouté ces reproches, j'ai contemplé ces larmes, j'ai éludé ces questions trop précises, j'ai encaissé ces accusations sans doute fondées en sachant que ma vie était – et est – ailleurs, que d'un mal sort un bien, que ce qui importe c'est de poursuivre sa voie, que ce qui importe c'est le voyage lui-même. Si d'aventure on laisse sa compagne sur le bas-côté – ou si elle préfère y rester – ma route sera parfois solitaire mais ce sera bien la mienne. Pas de compagnie est préférable à une compagnie insipide, ennuyeuse ou mauvaise ; bientôt, de nouvelles

rencontres me feront retrouver un boulevard de plaisir et d'amour.

L'amour, voilà lâché le mot magique car c'est bien d'amour qu'il s'agit. Il n'existe pas de connaissance intellectuelle de l'amour, pas de définition, pas de description, pas d'apprentissage, pas de guide, pas de cours de formation ni de cours de rattrapage. Comme un direct au cœur, on sait qu'il est là, le temps où il est là. Je ne parle ici ni de dépravation ni de perversion, le sexe sans amour, c'est, au mieux, de la gymnastique ou de l'hygiène. L'amour sans le sexe, ça n'existe pas, même s'il est de bon ton de prétendre le contraire. C'est là où il y a l'amour que sa queue mène un homme et quand il n'y a plus d'amour, qu'il reballe son matériel et se tire sans se retourner! Aucun plaisir n'est aussi grand que l'amour de l'aimée, aucune douleur n'est aussi intense que l'absence de l'aimée; aucun ennui n'est aussi profond que la présence de celle que l'on a aimée et que l'on n'aime plus. Plaisir, douleur, ennui constituent les trois émotions de base associées à l'amour – qui est en soi une émotion – donc au sexe – qui, lui, est

à la fois un organe et une émotion. Toute attitude favorable à la trinité émotionnelle amour-sexe-plaisir est à cultiver précieusement. Tout ce qui touchera au trio maléfique sexe-douleur-ennui ou au quatuor infernal amour-sexe-douleur-ennui, sera à fuir comme la peste.

« Je voudrais avoir des yeux au bout du sexe pour voir l'amour de près », disait Picabia. Vérité profonde sous cette boutade qui exprime brutalement la réalité des rapports amoureux, forme suprême de la connaissance. Après le toucher, l'odorat, la vue, le goût, l'ouïe, le sexe est le sixième sens qui magnifie les cinq autres. Plus on approche l'autre, mieux on le connaît dans l'amour qui représente la reconnaissance immédiate d'un individu qui nous était jusqu'alors à jamais étranger. Nous autres, les hommes, sommes peut-être un peu frustes et grossiers mais heureusement nous apprenons tout grâce aux femmes<sup>4</sup> et par les femmes que nous

---

4. « L'amour, après tout, n'est qu'une curiosité supérieure, un appétit de l'inconnu qui vous pousse dans l'orage, poitrine ouverte et tête en avant. » Gustave Flaubert, *Correspondance à Louise Colet*, 18 septembre 1846.



